

minins. Mais, il se reprend aussitôt : "c'est sans doute aussi parce que Laure Conan se plaît davantage à peindre des âmes délicates, féminines", ajoute-t-il, et l'excuse, ou plutôt la raison, lui semble—comme à nous — suffisante.

Il parle de scènes "d'une extraordinaire douceur, toutes pénétrées de cette sensibilité, à la fois très tendre et très saine dont Laure Conan garde le don précieux". Il insiste sur "la finesse de certains détails, l'ingéniosité de beaucoup d'analyses." Il appuie sur "la beauté d'un très grand nombre de récits, la noblesse et la dignité de l'inspiration..." Ainsi que du "souffle franchement patriotique et chrétien qui anime toutes ces pages". Il proclame bien haut que "parmi nous, Laure Conan est un apôtre qui emploie sa plume à propager tout ce qu'il y a de meilleur dans son âme si canadienne."

Franchement, le talent littéraire de Laure Conan peut-il espérer être mieux compris, plus dignement magnifié ? Et je n'ai pas tout cité.

Je conçois difficilement que M. l'abbé Roy hésite à placer "l'Oublié" dans la catégorie des romans historiques. Cela peut-il élever l'ombre d'un doute ? Le critique écrit que M. l'abbé Bourassa lui-même, dans la magnifique préface qu'il a faite à ce livre, ne sait pas s'il est bien un roman.

Si je comprends bien la pensée de M. l'abbé Bourassa quand il écrit : "ce pur et délicat roman, si c'est un roman" ne signifie-t-elle pas plutôt, d'après ce qui précède, que la vérité historique est telle qu'on ne sait trop si on peut user du mot roman ?

"l'Oublié" a été écrit, pour populariser la poésie de la fondation de Montréal, et la pensée d'en faire un récit d'aventures ne pouvait venir à l'esprit de l'auteur.

Pas un de ses personnages qui n'ait vécu et passé dans l'histoire. Que faut-il de plus pour que le roman soit historique ?

Parkman, devant les faits se demande : "Est-ce de l'histoire vraie, est-ce un roman de la chevalerie chrétienne ?"

Et qui sait si ce n'est pas par scrupule de la vérité historique, que Laure Conan n'appuie point sur l'amour malheureux de Claude de Brigeac pour Elizabeth Moyen ?

En fait, pourquoi appuierait-elle ? Pourquoi nous faire assister à des scènes de jalousie, de larmes ou de futilités récriminations, tout à fait indignes de ces âmes taillées à l'antique.

Alors, pourquoi demandera-t-on, allumer la passion de l'amour dans le cœur de ce futur martyr de la cruauté des Iroquois ?

Pourquoi ! Mais il fallait prouver que ces héros étaient des êtres humains... Un grand, un noble amour a toujours fait honneur à qui peut le ressentir, à qui peut l'inspirer. Tout le monde n'en est pas capable.

Ailleurs, le critique remarque que les descriptions dans "l'Oublié" sont trop sobres. "Ce sont plutôt des canevases, très délicatement indiqués", dit-il.

Je comprends que le peu qu'on lise des descriptions de Laure Conan donne le goût d'en lire davantage. Mais la terrible vie des premiers colons de Montréal ne prêtait pas aux contemplations de la nature.

Et d'ailleurs, les descriptions dans le roman sont elles bien nécessaires et ne nuisent-elles pas sensiblement à l'action ? Une âme sent sa douleur ou sa joie sans préoccupation des décors extérieurs.

A l'appui de ma faible autorité, je cite René Bazin, qui, dans les "Questions Littéraires ou Sociales" soutient que "la longue description est fautive en littérature, parce qu'elle est incompatible avec l'action. Cela est vrai de la description d'une forêt et aussi de celle d'une maison ou d'un mobilier." Il déclare que "le sentiment qui fait tourner aux lecteurs trois ou quatre pages descriptives dans un roman n'est pas l'ennui, mais le bon sens". L'auteur de "l'Isolée" déplore encore qu'il y ait "maintenant dans l'âme de tout romancier, un brosseur de fresques, aquarelliste ou pastelliste."

Et il termine son chapitre par ces lignes que je reproduis non parce que je trouve à en faire ici l'application.

mais parce qu'elles sont justes au point de vue général :

"Ceux qui ont souffert, ignorants ou savants, comprendront toujours quelque chose aux récits de la vie. Que les autres attendent la leçon commune... Ils l'ouvriront (le roman) le lendemain du jour où ils auront pleuré..."

Je croirais manquer à la franchise qui a toujours marqué tous mes écrits — ils n'ont d'ailleurs ni d'autres qualités ni d'autres prétentions — si je ne témoignais pas à l'éminent critique de "l'Oublié" mon étonnement de la comparaison qu'il établit entre l'amour si pur, si chaste de Lambert Crosse et d'Elizabeth Moyen et les pastorales idylliques, mais lascives, des bergers et des bergères d'Arcadie. Il y a deux lignes à ce sujet, sur lesquelles, je n'insisterai pas, mais qui peuvent être jugées tout à fait superflues.

Chacun conviendra aisément, avec moi, que les fautes signalées par M. l'abbé Camille Roy dans "l'Oublié", — et que j'ai résumées, ici, à peu près toutes, — sont bien légères.

A strictement parler, elles ne pourraient être que des divergences d'opinion. "J'aime ceci". — "Moi pas, je préfère cela." Et les interlocuteurs de se dire: "A chacun son goût." Ce qui clôt toute discussion.

Voyons, maintenant, ce que M. l'abbé Camille Roy dit de Madeleine.

"Montréal est la capitale du féminisme au Canada", écrit-il, dès la première ligne de son "Essai" sur "Mon Premier Pêché".

Rassurez-vous, mesdames, ce n'est pas une attaque ni même un blâme ; c'est une constatation, et à ce titre, elle vous fait honneur.

"C'est là, continue le sagace critique, que se fixent le plus volontiers et qu'aiguisent leurs plumes, les femmes écrivains, les femmes apôtres des droits de leur sexe... Cette ville attire vers elle, les âmes les plus sensibles et les plus sensibles..."

N'est-ce pas très joli, et ne croyez-vous pas que Montréal, qui n'a pas l'air de se douter des trésors qu'il